

*Sous la codirection de
Jean Delisle et
Judith Woodsworth*

Les traducteurs dans l'histoire

Troisième édition



Traduction française coordonnée par Benoit Léger



Les traducteurs dans l'histoire

Sous la codirection de
Jean Delisle et Judith Woodsworth

Les traducteurs dans l'histoire

Troisième édition

Version française coordonnée par Benoit Léger



**Presses de
l'Université Laval**

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Illustration de couverture : Émilie du Châtelet (1706-1749)

La marquise du Châtelet, née Gabrielle Émilie de Breteuil, lisait l'anglais, l'italien et le latin. Elle traduisit l'*Énéide* ainsi que d'autres textes de la littérature classique, mais ces versions n'ont pas survécu. La marquise, passionnée de sciences abstraites, se consacra aux mathématiques, ainsi que ce portrait le montre. Elle fut la première à traduire et à commenter en français les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* d'Isaac Newton (écrits en latin). La traduction, terminée peu avant sa mort, fut publiée à titre posthume par Voltaire qui avait été son amant pendant quinze ans.

Source: portrait par Maurice Quentin de La Tour (1704-1788); photographie: Philippe Sébert. Le tableau est exposé au Château de Breteuil qui est encore la propriété d'un descendant de la marquise, Henri-François le Tonnelier, marquis de Breteuil. Avec l'autorisation des propriétaires.

Mise en page: In Situ

Maquette de couverture: Laurie Patry

Copyright de la traduction française © Les Presses de l'Université Laval, 2014.

© Les Presses de l'Université Laval 2014

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

Dépôt légal 4^e trimestre 2014

ISBN 978-2-7637-2184-2

PDF 9782763721859

Les Presses de l'Université Laval

www.pulaval.com

Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.

L'histoire des différentes civilisations est celle de leurs traductions. Chaque civilisation a son âme; chaque civilisation est différente, unique. La traduction est notre manière d'aborder l'altérité de l'univers et de l'histoire.

Octavio Paz (1914-1998)

Poète, essayiste et diplomate mexicain, lauréat du prix Nobel de littérature en 1990

Faire l'histoire de la traduction, c'est redécouvrir patiemment ce réseau culturel infiniment complexe et déroutant dans lequel, à chaque époque, ou dans des espaces différents, elle se trouve prise. Et faire du savoir historique ainsi obtenu une ouverture sur le présent.

Antoine Berman (1942-1991)

Traducteur et traductologue français

Table des matières

| | |
|---------------------------------------------------------------------------|------------|
| Préface à la nouvelle édition | XI |
| À propos de la nouvelle édition française | XVII |
| Préface | XIX |
| Avant-propos | 1 |
| Chapitre 1 | |
| Les traducteurs, inventeurs d'alphabets | 5 |
| Wulfila, évangéliste des Goths | 7 |
| Mesrop Machtots, figure dominante de l'Arménie | 9 |
| Cyrille et Méthode chez les Slaves..... | 13 |
| James Evans chez les Cris du Canada..... | 17 |
| Chapitre 2 | |
| Les traducteurs, bâtisseurs de langues nationales..... | 23 |
| Une langue pour l'Angleterre..... | 24 |
| L'émancipation du français..... | 36 |
| Martin Luther: catalyseur de la langue allemande..... | 44 |
| L'émergence du suédois | 51 |
| L'évolution du gbaya au Cameroun | 54 |
| L'hébreu, langue moderne en Israël..... | 59 |
| Chapitre 3 | |
| Les traducteurs, artisans de littératures nationales..... | 65 |
| Joost van den Vondel, ouvrier de la Renaissance aux Pays-Bas..... | 68 |
| Les premiers traducteurs de Shakespeare en Europe..... | 74 |
| Briser la dépendance: le cas de l'Irlande..... | 78 |
| Des traductions qui vont « droit au cœur des Écossais » | 84 |
| Jorge Luis Borges et la naissance de la littérature argentine | 89 |
| Traduction et échanges culturels: le cas des littératures africaines..... | 93 |

Chapitre 4**Les traducteurs, diffuseurs des connaissances 101**

La Chine et l'importation des connaissances..... 104

L'Inde, foyer de la traduction au cours des âges..... 110

Bagdad, centre de traduction au Moyen Âge..... 115

L'Espagne médiévale, renouveau et échanges culturels 120

Rompre l'isolement des pays nordiques 127

La traduction automatique : des machines qui traduisent ? 131

Chapitre 5**Les traducteurs, acteurs sur la scène du pouvoir 137**

La « déclaration Balfour » : un « foyer » ou une « patrie » ? 139

Entreprises médiévales de traduction : de Bagdad à l'Europe
de l'Ouest 141

La multiplication des centres de pouvoir en France..... 145

La traduction subversive en Italie et en ex-URSS 151

Conquistadors et colonisateurs du Nouveau Monde 156

Des traductrices en Angleterre, en Europe, en Amérique du Nord... 158

L'exercice du pouvoir par des traducteurs..... 163

Une nouvelle vision de la traduction au XXI^e siècle 165**Chapitre 6****Les traducteurs, propagateurs des religions..... 167**

Le judaïsme : la transmission du Verbe d'hier à aujourd'hui 169

Le christianisme : sa dissémination dans toutes les langues
de la terre..... 177

L'islam : le Coran, intraduisible et pourtant abondamment traduit .. 193

L'hindouisme : la tradition de la *Bhagavad Gîtâ* 197

La diffusion du bouddhisme en Extrême-Orient 200

La traduction des textes sacrés de l'Orient 202

Chapitre 7**Les traducteurs, importateurs de valeurs culturelles 205**

Les voyages du traducteur : un double sens 206

L'Orient coranique et le pluralisme religieux..... 212

L'Angleterre élisabéthaine : pour qui et pourquoi traduire ? 216

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----|
| Un huguenot en Angleterre: l'émergence de la conscience européenne | 219 |
| Les nécessités d'une cause: la France révolutionnaire | 222 |
| La vogue du roman gothique en France | 226 |
| Impact d'une pensée traduite en Chine | 230 |
| La science-fiction américaine et la naissance d'un genre en France .. | 234 |

Chapitre 8

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|------------|
| Les traducteurs, consommateurs et compilateurs de dictionnaires terminologiques..... | 241 |
| Les dictionnaires monolingues: des tablettes d'argile aux dictionnaires papier | 241 |
| Le dictionnaire à travers les cultures..... | 243 |
| Le Moyen Âge ou l'éveil de la lexicographie organisée | 246 |
| L'essor des dictionnaires en Europe de la Renaissance à aujourd'hui. | 250 |
| Les dictionnaires bilingues et les dictionnaires multilingues..... | 253 |
| Les dictionnaires terminologiques: des glossaires spécialisés aux répertoires électroniques..... | 258 |
| La route des dictionnaires..... | 265 |

Chapitre 9

| | |
|----------------------------------------------------------------|------------|
| Les interprètes, témoins privilégiés de l'histoire..... | 267 |
| Évolution des méthodes de travail en interprétation | 270 |
| Au service de la religion | 279 |
| Exploration et conquête | 285 |
| Guerre et paix..... | 291 |
| Interprètes-diplomates, diplomates-interprètes | 303 |

Annexe I

| | |
|---------------------------------------|------------|
| Légende des illustrations..... | 311 |
|---------------------------------------|------------|

Annexe II

| | |
|------------------------------------------------------|------------|
| Collaborateurs, traducteurs et réviseurs..... | 321 |
|------------------------------------------------------|------------|

| | |
|---------------------------|------------|
| Œuvres citées..... | 325 |
|---------------------------|------------|

| | |
|--------------------|------------|
| Index | 357 |
|--------------------|------------|

Table des illustrations

| | |
|------------------------------------------------------------------|-----|
| Fig. 1. Interprète égyptien dédoublé | 6 |
| Fig. 2. Mesrop Machtots | 10 |
| Fig. 3. Saint Cyrille et saint Méthode | 13 |
| Fig. 4. Bède le Vénérable..... | 26 |
| Fig. 5. William Caxton..... | 30 |
| Fig. 6. Jacques Amyot..... | 41 |
| Fig. 7. Joost van den Vondel..... | 69 |
| Fig. 8. Okot p'Bitek..... | 99 |
| Fig. 9. Matteo Ricci..... | 107 |
| Fig. 10. Yesudas Ramachandra..... | 114 |
| Fig. 11. Alphonse X..... | 123 |
| Fig. 12. Doña Marina..... | 157 |
| Fig. 13. Constance Garnett | 162 |
| Fig. 14. Barbara Godard..... | 162 |
| Fig. 15. Saint Jérôme | 179 |
| Fig. 16. William Tyndale | 185 |
| Fig. 17. Xuan Zang | 201 |
| Fig. 18. Yan Fu..... | 231 |
| Fig. 19. Robert Estienne..... | 250 |
| Fig. 20. Nicole Oresme | 254 |
| Fig. 21. Hiéroglyphe égyptien signifiant « interprétation »..... | 269 |
| Fig. 22. Cabine des interprètes au procès de Nuremberg..... | 276 |
| Fig. 23. Arthur Herbert Birse | 301 |
| Fig. 24. La « Grande pagode de l'oie sauvage »..... | 319 |

Préface à la nouvelle édition

LA TRADUCTOLOGIE A PROGRESSÉ À PAS DE GÉANT DEPUIS UN QUART DE siècle et l'essor de l'histoire de la traduction, en particulier, a offert un terrain fertile aux chercheurs et aux étudiants du monde entier qui ont abordé en profondeur des questions liées à diverses époques et à diverses régions. L'histoire de la traduction et des traducteurs a un passé dont on peut être fier et un avenir non moins prometteur. *Les traducteurs dans l'histoire* n'a donc rien perdu de sa pertinence et reste un outil s'adressant à divers publics : étudiants, chercheurs et professionnels des langues, sans oublier les spécialistes d'autres domaines et le grand public. En 2007, Jean Delisle en a publié une nouvelle version française aux Presses de l'Université d'Ottawa, dans laquelle il a corrigé des erreurs repérées par les lecteurs et les critiques tout en enrichissant tant la forme que le contenu, en plus de mettre à jour la bibliographie. La nouvelle édition que nous publions aujourd'hui tient compte de nouvelles données, nuance certaines analyses et reflète l'évolution de la discipline, en particulier en incluant les nouvelles orientations théoriques de la traductologie.

La première édition évoquait l'historien Leopold von Ranke qui, au XIX^e siècle, invitait ceux qui explorent le passé « à séparer la réalité de la légende » (Delisle et Woodsworth, 1995 : 243), mais les chercheurs ont depuis longtemps dépassé le modèle rankien. La manière d'aborder l'histoire est en perpétuelle évolution et l'idée même d'une soi-disant « objectivité » a laissé place à la multitude des points de vue. C'est que la liste des champs de recherche est pour ainsi dire infinie ; de plus, les règles de la discipline, de même que les méthodes et la forme de l'interprétation historique ne font plus l'objet d'un consensus. Le travail des historiens peut être ainsi comparé à une composition musicale, comme le montre le récit de la révolte des Boxers que Paul Cohen compose « en trois temps » en analysant l'histoire comme l'événement, l'expérience et le mythe (Cohen, 1997). L'histoire prend alors forme par la réunion de fils épars recueillis à diverses sources ;

elle est interprétation, création et même, dans une certaine mesure, un geste d'imagination. Un peu comme la traduction, en somme.

Les traducteurs dans l'histoire ne pouvait faire l'économie de cette nouvelle vision de l'histoire, ni des diverses manières dont on l'écrit. Si l'on se concentrait traditionnellement sur les grands événements, sur les « faits et gestes des grands hommes », depuis quelques décennies les historiens se tournent de plus en plus sur le commun des mortels pour écrire « l'histoire par en bas ». Les historiens de la traduction se sont approprié cette approche et ont su en tirer parti. Pendant des millénaires, les traducteurs et les traductrices ont suivi les « grands hommes » dans leurs « faits et gestes », mais ils et elles sont restés définis par leur statut subalterne (qu'ils aient été prisonniers, esclaves ou « hybrides ethniques ») ; leurs identités sociales, culturelles et géographiques leur permettaient pourtant de franchir les frontières, d'agir à titre d'intermédiaires entre les civilisations et de contribuer aux échanges intellectuels et culturels. La décolonisation, le féminisme et la politique identitaire n'ont pas uniquement transformé la manière dont on raconte l'histoire : ces nouvelles grilles d'analyse influencent la manière dont on parle de la traduction au fil des âges. Par l'étude des agents de la traduction à diverses époques, du contexte culturel, social et politique qui les définit, on arrive à des interprétations historiques à la fois fascinantes et approfondies. D'autre part, dans une culture où dominait l'écrit, les historiens d'autrefois ne disposaient que des archives et des documents historiques ; les nouveaux historiens, eux, tiennent compte des documents oraux. C'est le cas d'Evan Haefeli (2007), par exemple, qui « lit » l'exploration de l'Hudson par Henry Hudson du point de vue des Amérindiens en incluant à la fois les documents écrits et les sources orales. Les historiens de la traduction pourraient trouver là un exemple de la manière d'aborder les cultures qui ne sont pas centrées sur l'écrit ou même d'analyser le phénomène de l'interprétation.

Les nouvelles orientations de la recherche lancées il y a quelque temps sont désormais incontournables. Depuis la publication de *Elementary Aspects of Peasant Insurgency in Colonial India* (1983) de Ranajit Guha, le texte fondateur des « *subaltern studies* », nous en sommes arrivés à un point où l'étude de la « subalternité » est désormais un cadre reconnu, qui permet d'écrire l'histoire de diverses manières, et où l'interprétation « à contre-courant » est devenue fréquente.

La traductologie a elle aussi considérablement progressé, en particulier depuis le « tournant culturel » dont Susan Bassnett et André Lefevere (1990, 1998) se sont fait les hérauts avant de l'appliquer aux études culturelles en général. Grâce à leurs contacts avec les autres disciplines, les

traductologues sont aujourd'hui au fait des nouvelles approches théoriques ; inversement, la traduction attire désormais l'attention d'autres champs du savoir pour qui elle prend même une valeur métaphorique. L'histoire de la traduction a récolté les fruits de cette rencontre, ainsi que le montrent quelques titres : d'abord, dans les années 1990, les études féministes de Sherry Simon (1996) et Luise Von Flotow (1997), puis *Translation and Power* (2002) de Maria Tymoczko et Edwin Gentzler, qui ont repoussé les frontières du « tournant culturel » et proposé un « *power turn* », un « virage du pouvoir ». Dans *Translation and Identity* (2006), Michael Cronin s'inspire quant à lui des différentes formes que prend la traduction pour montrer comment elle peut définir l'identité et promouvoir les différences.

Les études postcoloniales, en particulier, offrent aux chercheurs de nouvelles perspectives, ainsi qu'en témoignent les collectifs publiés par Susan Bassnett et Harish Trivedi (*Post-colonial Translation: Theory and Practice*, 1999) ou par Sherry Simon et Paul St-Pierre (*Changing the Terms: Translating in the Postcolonial Era*, 2000). Le postcolonialisme permet également d'aborder les formes de la traduction dans les cultures non occidentales ; c'est le cas d'auteurs tels que Paul Bandia (*Translation as Reparation: Writing and Translation in Postcolonial Africa*, 2008) et Wang Hui (*Translating Chinese Classics in a Colonial Context: James Legge and his Two Versions of the « Zhongyong »*, 2008), qui jettent un regard neuf sur le travail des traducteurs missionnaires. Le risque est bien réel de se retrouver ici devant une « nouvelle orthodoxie », contre laquelle Peter Burke nous mettait en garde dans le cas du mouvement pour l'histoire « par en bas » (1992 : 38) et il ne s'agit pas d'interpréter toutes les formes de traduction du passé à la lumière du postcolonialisme. Et pourtant une telle approche n'en permet pas moins de tenir compte des enjeux transnationaux et de mieux saisir les « relations de pouvoir et le rapport à l'altérité » (Simon et St-Pierre, 2000 : 13).



Cette nouvelle édition des *Traducteurs dans l'histoire* reprend une bonne part de la première. La préface et l'introduction de 1995 ont été laissées en l'état puisqu'elles racontent la genèse de notre projet, de sa conception lors d'un congrès de traducteurs il y a plus de vingt ans à son aboutissement, en passant par l'ampleur de la tâche consistant à former une équipe d'historiens venus du monde entier pour produire un ouvrage collectif, tâche qui peut s'avérer un véritable casse-tête.

En préparant *Les traducteurs dans l'histoire*, nous nous étions d'abord et avant tout intéressés aux traducteurs et aux traductrices, aux agents plutôt qu'au produit final ou au processus. Un tel choix n'allait pas de soi dans

une discipline qui s'était jusque-là concentrée sur le texte, sur la manière dont la traduction respectait ou non le texte de départ ou encore sur celle dont elle suivait les normes de la culture d'arrivée. Nous avons défini des thèmes ainsi que des sphères d'activité dans lesquelles les traducteurs ont joué un rôle capital et, en décrivant certains cas de figure, nous voulions aborder le contexte social, politique, économique ou religieux dans lequel ils ont œuvré. Cette structure a été conservée dans la nouvelle édition ; on retrouvera donc les neuf thèmes centraux, de même que la voix et le ton des différents rédacteurs, que nous avons, pour l'essentiel, préservés. Nous avons par contre cherché une plus grande rigueur scientifique et voulu un texte qui soit dans l'ensemble plus cohérent afin de faciliter la lecture.

Le contenu a été mis à jour, complété et, dans certains cas, de nouveaux éléments ont été ajoutés. Le chapitre 8 avait été réécrit entièrement pour l'édition française de 2007. De nouvelles sections complètent désormais certains chapitres. Le chapitre 4 comporte ainsi maintenant une brève histoire de la traduction automatique et le chapitre 5 tient compte des théories contemporaines qui étudient les rapports entre le pouvoir et la traduction. Nous avons également consacré des pages à l'histoire des traductions des textes sacrés d'Asie, par exemple dans le cas du travail de James Legge. Les changements ne sont pas que d'ordre stylistique ; grâce à la disponibilité accrue des sources, des données ont été corrigées ou mises à jour (par exemple, le nombre d'associations de traducteurs dans le monde, le nombre de langues parlées, etc.). Plus important encore, cette nouvelle édition insiste sur les nouvelles orientations de la traductologie et donne du même coup une interprétation plus nuancée des événements du passé. L'histoire de la traduction s'est en particulier intéressée à une « erreur », celle d'une soi-disant « école de Tolède ». Le malentendu a été clarifié et peut-être mise au rancart une fois pour toutes, même si le mythe est vraisemblablement destiné à circuler encore.

Nous avons voulu faire appel aussi souvent que possible à des sources récentes, que nous avons intégrées dans le corps du texte. Lorsque certains auteurs ont étudié en profondeur une question, analysé des faits historiques ou expliqué des événements moins connus, nous citons un vaste éventail de sources ou renvoyons à elles. Dans certains cas, lorsque l'information provient de sources en accès libre (les encyclopédies, par exemple) ou fait partie des connaissances générales, nous avons omis les sources. En indiquant systématiquement toutes les références, nous n'aurions réussi qu'à encombrer le texte et à le rendre illisible. Tous les ouvrages mentionnés entre parenthèses figurent dans la liste des sources, qui compte désormais une centaine de titres supplémentaires. Les « lectures complémentaires » (devenues, dans

certains cas, obsolètes), proposées à la fin de chaque chapitre dans les éditions antérieures, ont disparu. L'histoire de la traduction a connu un tel essor ces dernières années qu'il serait impensable de constituer une bibliographie exhaustive en un seul volume. Compte tenu de l'accessibilité des ressources bibliographiques de nos jours, les lecteurs qui souhaitent approfondir leurs connaissances trouveront cependant assez de références qui les orienteront dans la bonne direction.

Dans le cas des personnages historiques, nous avons omis les dates de naissance et de mort, réservées dans la vaste majorité des cas aux traducteurs. Lorsque ces dates ne font pas l'unanimité (ce qui est fréquent), plusieurs sources ont été consultées, dont les catalogues des grandes bibliothèques ; nous indiquons alors les dates le plus communément admises en indiquant « v. » (vers) ou « fl. » (du latin *floruit*, pour désigner la période d'activité), mais dans certains cas, nous ne disposons que d'une année de naissance ou de décès. Certains traducteurs importants sont abordés dans plus d'un chapitre : c'est le cas de personnages tels que saint Jérôme, Chaucer, Luther ou Tyndale, mais les notes et l'index permettront aux lecteurs de réunir l'ensemble des renseignements sur chacun d'eux.

La qualité des illustrations, enfin, a été améliorée pour tenir compte de l'importance de l'iconographie que nous avons entrepris d'établir dans la première édition. L'Annexe I décrit ces illustrations, tant les nouvelles que celles qui ont été conservées des éditions antérieures.

Il reste et il restera toujours des pages de l'histoire de la traduction à écrire. Pour reprendre les mots de Santoyo : « Si nous concevons l'histoire de la traduction comme une *mosaïque*, il est hors de tout doute que de nombreuses tesselles sont manquantes et qu'il reste encore de larges pans à reconstituer » (2006 : 13)¹. Voilà l'avenir de l'histoire de la traduction pour lequel nous espérons avoir ouvert des pistes de recherche, qu'il s'agisse de combler les vides géographiques ou temporels, d'étudier le rôle d'un traducteur ou d'une traductrice comme agent ou encore la nature et l'influence des textes ou des discours traduits.



J'aimerais encore fois exprimer ma gratitude ainsi que celle de Jean Delisle à tous les collaborateurs de la première édition de 1995, publiée à l'époque simultanément en français et en anglais, et à ceux et celles qui ont participé à l'élaboration de cette nouvelle édition. Les noms des auteurs,

1. Sauf dans le cas des ouvrages mentionnés dans la bibliographie, les traductions sont les nôtres.

traducteurs et réviseurs sont donnés à l'Annexe II. Nous sommes également redevables à ceux et celles qui ont fait publier *Les traducteurs dans l'histoire* en portugais, en espagnol, en arabe et en roumain, entre autres, de même qu'à ceux et celles qui prendront le relais dans d'autres langues. Nous avons bénéficié de l'aide précieuse de lecteurs et de critiques qui ont attiré notre attention sur des erreurs et des omissions, mineures ou majeures, en nous les mentionnant par écrit ou lors de rencontres. Ce faisant, ils nous ont permis d'effectuer les changements requis et d'améliorer ce livre, dans l'édition de 2007, puis dans celle-ci.

Il me faut ici remercier certaines personnes en particulier. Jean Delisle, d'abord, qui m'a accordé son soutien indéfectible et dont la contribution est immense; il m'a encouragée et s'est toujours empressé de répondre à mes questions. Il a ouvert la voie de cette nouvelle édition en publiant sa nouvelle édition de 2007 et n'a pas hésité à me fournir ses notes. Depuis des années, ma collègue Sherry Simon m'accorde son soutien et son amitié. Philippe Caignon, Directeur du Département d'études françaises à l'Université Concordia, a attiré mon attention sur Ray Kurzweil lors d'une conversation au cours de laquelle il m'a chaleureusement accueillie à mon retour dans mon département. Philip Noss a revu avec minutie et célérité la section du chapitre 2 consacrée au gbya et m'a fait part de commentaires positifs et pertinents.

J'ai une immense dette envers ma famille. Envers Michael Woodsworth, désormais lui-même historien à part entière, qui m'a orientée dans les nouvelles manières d'étudier l'histoire et qui, de même qu'Amy Farley, a été mon guide; envers Vince Crysler, le passionné d'histoire, Patrice Crysler, linguiste et citoyenne du monde, ainsi qu'envers leurs conjoints; envers mes petits-enfants, Julien, Mia, Mathieu, Will et Eleanor, qui m'ont inspirée chacun à leur manière; envers Lindsay Crysler qui a partagé ce projet dès ses débuts et à qui j'exprime ma gratitude. Une fois de plus, il a tout relu, parfois à plusieurs reprises, avec une patience infinie, tout en m'accompagnant dans ce long périple à travers l'histoire. Enfin, je dédie ce livre à mes parents, Zsuzsanna et Zoltán Weisz. Transplantés, déplacés, ils ont habité l'espace fertile entre les cultures et m'ont transmis leur passion des langues et des cultures. C'est avec leur voyage que le mien a débuté.

Judith Woodsworth, Montréal, 2012

À propos de la nouvelle édition française

Cette édition a été mise à jour à partir de la deuxième édition anglaise réalisée par Judith Woodsworth et publiée en 2012 chez John Benjamins Publishing. Une étudiante, Dominique Pelletier, et deux étudiants, Alex Gauthier et Simon St-Onge, du Département d'études françaises de l'Université Concordia ont collaboré à cette version française en traduisant ou révisant certaines sections du manuscrit, sous la coordination de Benoit Léger.

Benoit Léger (Ph. D., McGill) est professeur titulaire au Département d'études françaises de l'Université Concordia, où il enseigne la traduction littéraire et générale, ainsi que l'histoire de la traduction. Il est l'auteur de nombreux articles sur la traduction de la littérature anglaise en France aux XVIII^e et XIX^e siècles, ainsi que sur les traductions de Dante sous le Second Empire. Il a publié, aux Presses de l'Université Laval, la traduction de deux ouvrages du journaliste Hugh Pope consacrés au monde turc (*Fils de conquérants. Le monde türk et son essor*, 2011) et au Proche-Orient (*Rendez-vous avec Al-Qaida*, 2012).

Préface

« FAIRE DU LIVRE TRADUIT UN INSTRUMENT D'HUMANISME, DE PAIX ET de progrès – telle est notre noble tâche. » Ces quelques mots résument le credo du fondateur et premier président de la Fédération internationale des traducteurs/International Federation of Translators (FIT), Pierre-François Caillé (1907-1979). Ce credo, il l'a transmis à la Fédération dès sa fondation en 1953 (Lilova, 1979). L'article 6 des statuts de la FIT invite les traducteurs à « contribuer à la diffusion de la culture dans le monde ». Les dizaines de milliers d'entre eux, regroupés au sein des soixante-treize [désormais plus de cent] sociétés membres de notre Fédération, ne ménagent pas leurs efforts pour être fidèles à cette mission. Leur travail quotidien témoigne que la traduction pénètre toutes les activités humaines et est une source intarissable de progrès.

On traduit depuis des temps immémoriaux. Les traducteurs d'hier n'ont pas attendu la fondation de la FIT pour être les maillons précieux et indispensables de la longue chaîne de transmission des connaissances entre des groupes et des peuples séparés par la barrière linguistique. Depuis l'invention de l'écriture, les traducteurs jettent des ponts entre les nations, les races, les cultures, les époques, les continents. Entre le passé et le présent aussi. Ils ont ce pouvoir de vaincre le temps et l'espace. Grâce à eux, certaines œuvres fortes, scientifiques, philosophiques ou littéraires, acquièrent une dimension universelle. Ils ouvrent des horizons nouveaux, élargissent notre vision de la réalité à l'échelle mondiale en pratiquant des brèches dans le mur des langues. « Les traducteurs vivent de la différence des langues, mais travaillent à la réduire », écrivait Edmond Cary (1956 : 181).

Pourtant, on a beaucoup médité du traducteur, jugé sévèrement ses productions. Ce lettré instruit provoque la méfiance. On l'assimile à un traître, au mieux, à un transfuge. En y réfléchissant bien, ce qui fait peur, en fait, c'est moins le traducteur lui-même que les valeurs étrangères nouvelles, parfois étranges, qu'il dissémine dans sa culture. La nouveauté,

le différent, l'autre dérangeant toujours quelque peu, obligent à des remises en question, nous tendent un miroir. C'est l'«épreuve de l'étranger». Car, il faut bien le reconnaître, la traduction est avant tout découverte. Elle tient plus ou moins de l'exploration dans l'univers fabuleux des connaissances.

Malgré les critiques fréquentes dont les traducteurs sont l'objet, si l'on prend du recul et que l'on embrasse l'ensemble de leur œuvre d'un point de vue historique, comme le fait le présent ouvrage, on peut affirmer que les cultures réceptrices ont généralement accueilli comme un enrichissement les importations des traducteurs. Nous en voulons pour preuve l'œuvre d'un Livius Andronicus, esclave d'origine grecque qui, au III^e siècle avant notre ère, fait découvrir aux sévères Romains les trésors de la littérature grecque; d'un Ibn al-Muqaffa^c, traducteur persan qui, au VIII^e siècle, introduit dans la culture arabe les célèbres *Fables* de Bidpay, d'origine indienne, et dont les fables de Jean de La Fontaine sont des avatars; d'un Geoffrey Chaucer, traducteur avant d'être auteur, qui acclimate à sa culture la ballade, la romance, le fabliau et les fables mettant en scène des animaux; d'un Jagannatha, astronome indien du XVIII^e siècle qui traduit de l'arabe en sanskrit l'*Almageste* de Ptolémée et les *Éléments* d'Euclide; d'un Voltaire qui, au Siècle des lumières, révèle Shakespeare à ses compatriotes et ébranle leurs canons de l'esthétique; d'une Émilie du Châtelet (illustration de couverture) qui, la première, traduit en français l'œuvre maîtresse de Newton; d'un Yan Fu (fig. 18) qui diffuse en Chine les écrits des grands penseurs anglais qu'ont été Thomas H. Huxley, Adam Smith, Herbert Spencer et John S. Mill; d'une Constance Garnett (fig. 13) enfin, éminente traductrice anglaise qui fait connaître au monde anglo-saxon les grands auteurs de la littérature russe, dont Tolstoï, Dostoïevski, Tchekhov et Tourgueniev. Ces exemples, on peut les multiplier par mille, par dix mille. « De grâce, ne méprisez jamais le traducteur. Il est le cheval de poste de la civilisation humaine. » Connaissant mieux cet artisan effacé de la communication relayée, nous pourrions plus facilement suivre ce conseil d'Alexandre Pouchkine.

Sortir de l'oubli les traducteurs du passé, lointain ou récent, et mettre en lumière leurs principaux rôles dans l'évolution de la pensée humaine, tel est le double but visé par *Les traducteurs dans l'histoire*, publication du Comité pour l'histoire de la traduction de la FIT, éditée avec le concours de l'UNESCO.

« Plus que jamais nous avons besoin d'historiens de la traduction », déclarait José Lambert (1993 : 22). Et cela pour deux raisons principales. L'histoire de la traduction contribue à sortir de l'ombre les ouvriers discrets que sont les traducteurs et à mieux faire apprécier leur apport à la vie intellectuelle. Les pages qui suivent fourmillent de personnalités qui ont marqué

la profession à divers titres. Elles nous font découvrir que leur contribution est loin d'être négligeable : invention d'alphabets, enrichissement des langues, émergence de littératures nationales, diffusion des connaissances technico-scientifiques, propagation des religions, rédaction de dictionnaires, etc. L'activité de traduction est indissociable de la notion de progrès. On prétend même que tant vaut une société, tant valent les traductions qu'elle accepte. C'est dire l'importance de l'œuvre des traducteurs.

Il faut voir aussi dans « la constitution d'une histoire de la traduction [...] la première tâche d'une théorie moderne de la traduction » (Berman, 1984 : 12). L'étude du passé de notre profession concourra à légitimer la traduction en tant que discipline autonome, capable de se définir elle-même, de tenir un discours *sui generis*. On lui a déjà donné un nom : « traductologie ». En anglais, *translation studies*. Cette jeune discipline ne saurait prétendre avoir un avenir si elle ne peut pas se nourrir des acquis du passé, se ressourcer à des modèles anciens. Faire l'histoire de la traduction, c'est mettre au jour le réseau complexe des échanges culturels intervenus entre les êtres humains, les cultures, les civilisations au cours des âges. C'est tracer le portrait de ceux qui ont travaillé à ces opérations d'« import-export » et tenter de percer les motifs profonds qui les ont poussés à traduire telle œuvre plutôt que telle autre. C'est chercher à savoir pourquoi leurs commanditaires (rois, aristocrates, mécènes, ecclésiastiques de haut rang, etc.) leur ont commandé la traduction de tel ouvrage en particulier. C'est prendre en compte ce que les traducteurs eux-mêmes ont écrit sur leur métier, ses difficultés, ses limites. En somme, comme l'a observé Lieven D'hulst (1994 : 13), l'histoire « est pratiquement le seul moyen de retrouver l'unité d'une discipline, en montrant les parallèles et les recoupements entre des traditions de pensée et d'activité divergentes, en rapprochant le passé et le présent ».

Je souhaite que tous les traducteurs d'aujourd'hui se retrouvent dans ce livre, y compris les nombreux traducteurs administratifs et techniques. Si ces derniers participent moins directement peut-être à l'évolution des cultures que leurs prédécesseurs présentés dans ces pages, ils jouent tout de même un rôle essentiel dans le bon fonctionnement de nos sociétés modernes.

On imagine facilement l'ampleur de la tâche que représente la cartographie du vaste territoire encore mal défini de l'histoire universelle de la traduction. Ce travail ne pouvait être réalisé, encore que très partiellement, que par une équipe internationale, à l'image de la FIT elle-même. Nous exprimons donc notre plus vive gratitude à tous ceux et celles qui ont mis la main à la pâte et ont participé à titre de rédacteur, de réviseur, de traducteur ou de relecteur à la production de cet ouvrage original et abondamment

documenté. Une cinquantaine de collaborateurs d'une vingtaine de pays présentent une galerie impressionnante de traducteurs. Il faut féliciter tous ces auteurs pour la rigueur et le professionnalisme dont ils ont fait preuve. Mais il convient de remercier au premier chef les maîtres d'œuvre de ce collectif, Jean Delisle et Judith Woodsworth, respectivement président et vice-présidente du Comité pour l'histoire de la traduction. Ils ont suivi avec détermination, enthousiasme et talent la voie tracée par l'instigateur du projet, Jean Delisle, dans la communication qu'il présenta, à Belgrade, au XII^e Congrès mondial de la FIT en 1990. Ils ont droit à toute notre reconnaissance.

On a érigé des monuments à quelques traducteurs, dont Mesrop Machtots, à Erevan, Jacques Amyot, à Melun, Joost van den Vondel, à Amsterdam, William Tyndale à Londres et saint Jérôme, à Washington. Considérons le présent ouvrage, qui célèbre les mérites de beaucoup d'autres traducteurs, comme une sorte de monument élevé à leur mémoire.

L'histoire serait une curiosité passionnante, mais stérile, si elle ne servait pas à tirer du passé des leçons pour le présent et l'avenir. Il ne fait aucun doute dans mon esprit que l'ouvrage *Les traducteurs dans l'histoire* saura intéresser, voire passionner, un vaste public de lecteurs qui en tireront de multiples enseignements. Les premiers à en profiter seront, bien sûr, les traducteurs eux-mêmes. Tout au long de ce voyage fascinant au pays de leur profession, ils feront la connaissance de nombreux « passeurs de frontières », dont certains ont infléchi le cours de l'histoire des idées. Ces portraits leur rappelleront qu'ils exercent une des professions les plus utiles et les plus nobles qui soient, et qu'ils ont toutes les raisons d'en être fiers.

Le président de la
Fédération internationale des traducteurs,
Jean-François Joly
Montréal, juin 1995

Avant-propos

LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE EST L'ABOUTISSEMENT D'UN LONG cheminement au sein de la Fédération internationale des traducteurs. L'idée initiale de ce projet remonte au début des années 1960. La Fédération n'avait alors qu'une dizaine d'années. Lors de son IV^e Congrès mondial, à Dubrovnik (1963), il fut acquis qu'une histoire universelle de la traduction devait être écrite. L'un des principaux promoteurs du projet, le Hongrois György Radó (1912-1994), se porta volontaire pour inviter les historiens de la traduction à rédiger des études préparatoires et des monographies sur ce sujet, jusqu'alors assez peu étudié. « Il convient d'ouvrir la voie, écrivit-il, de poser des jalons, en un mot de créer le cadre et de trouver le fil qui guideront par la suite et faciliteront la rédaction définitive de l'œuvre prévue » (Radó, 1964 : 15).

Trois ans plus tard, au congrès de Lahti, en Finlande, György Radó présenta aux délégués la forme que devait prendre à ses yeux cette histoire universelle. Devant la réaction enthousiaste des participants, le Conseil de la FIT créa le Comité pour l'histoire de la traduction. L'ampleur de la tâche à accomplir était colossale : le travail projeté devait couvrir pas moins de vingt-cinq siècles, englober tous les continents et porter sur des centaines de langues. Selon cette vision des choses, « [é]tudier l'histoire de la traduction équivaut en quelque sorte à reprendre l'histoire du monde, l'histoire des civilisations, mais par le biais de la traduction » (Van Hoof, 1991 : 7).

Compte tenu du travail à accomplir, de l'état des recherches en histoire de la traduction et des ressources financières et humaines limitées de la FIT, certaines personnes exprimèrent leur scepticisme sur les possibilités de mener à terme un projet aussi ambitieux. György Radó exposa néanmoins dans *Babel* le plan détaillé de l'ouvrage tel qu'il le concevait (Radó, 1967 : 4-8).

Et les années passèrent. Bien qu'un nombre sans cesse croissant de publications soient depuis lors venues enrichir la bibliothèque de l'histoire de la traduction, il faut reconnaître que la grande synthèse historique dont

rêvaient les traducteurs il y a quarante ans reste encore à écrire. Verra-t-elle jamais le jour cette « encyclopédie mondiale et exhaustive de la traduction » contenant toutes les dates et tous les faits de la « route glorieuse que l'art de la traduction a parcourue » (Radó, 1964 : 15)? Chose certaine, l'ampleur d'un tel projet est de nature à refroidir l'ardeur des historiens les plus enthousiastes et à faire reculer les plus audacieux.

Dans le même esprit qui a animé les instigateurs de ce projet initial, Jean Delisle, président du nouveau Comité pour l'histoire de la traduction, constitué lors du XII^e Congrès mondial de la FIT (Belgrade, 1990), proposa un projet de publication de moindre envergure, mais pouvant atteindre le même but : valoriser la profession de traducteur dans le monde en faisant connaître l'apport des traducteurs dans l'histoire intellectuelle et culturelle de l'humanité. Pour reprendre les mots du président fondateur de la FIT, Pierre-François Caillé, il s'agissait de montrer « le rôle immense des traducteurs, de ces soldats isolés, de ces estafettes dans la grande mêlée des idées et des cultures », lettrés qui sont souvent « des agents de profonds bouleversements idéologiques et sociaux » (Caillé, 1955 : 3). Bref, il fallait rappeler « l'éminente dignité des traducteurs dans la République des Lettres » (Larbaud, 1946 : 9).

L'histoire de la traduction suscite un intérêt grandissant, en particulier depuis les années 1980. Les traductologues ont pris conscience de son importance et commencé à doter ce domaine d'études de règles méthodologiques et de modèles théoriques qui lui sont propres. Dans des communications, des articles ou des livres entiers, ils ont abordé le sujet de divers points de vue, délimité différemment les frontières du territoire à explorer, scruté le passé avec différentes lunettes.

Le Comité pour l'histoire de la traduction a voulu lui aussi apporter sa contribution. L'une des premières tâches à laquelle il s'est attelé a été de recenser le plus grand nombre possible d'historiens de la traduction à travers le monde et de recueillir des renseignements sommaires sur leurs recherches. Ce travail préliminaire a débouché sur la publication, en 1991, du premier *Répertoire mondial des historiens de la traduction* (Delisle, 2014). Il nous a été ainsi possible de former des équipes de travail, de constituer un réseau international d'historiens et de mettre en chantier la rédaction du collectif *Les traducteurs dans l'histoire*.

Cet ouvrage ambitieux, en raison de l'étendue de la matière couverte, ne présente pas pour autant une rétrospective exhaustive de l'histoire de la traduction. Il offre plutôt un panorama *sélectif et thématique* des principaux rôles joués par les traducteurs au fil des siècles. Neuf grands thèmes ont été

retenus pour cerner les grands secteurs d'activité où les traducteurs se sont illustrés. Nous n'avons pas voulu tracer d'eux un portrait psychologique, mais plutôt les faire revivre en leur temps et leur milieu culturel. En parcourant cette fresque esquissée à grands traits, les lecteurs ne manqueront pas de relever des omissions importantes. Compte tenu de l'orientation que nous avons donnée à notre travail, ces lacunes étaient inévitables, nous en sommes parfaitement conscients.

Chacun des neuf thèmes a été confié à une équipe internationale dirigée par un rédacteur principal. Pour illustrer leurs propos, les historiens avaient la liberté de choisir des exemples puisés à n'importe quelle époque, dans n'importe quelle culture ou civilisation et dans n'importe quelle langue. Nous avons fait appel à des spécialistes des quatre coins du globe afin de ne pas adopter un point de vue exclusivement européo-centrique. Ce faisant, nous avons aussi respecté le caractère international de la FIT. Il demeure que l'Occident en général et l'Europe en particulier reçoivent pour ainsi dire un « traitement de faveur », en raison de l'essor que les recherches en histoire de la traduction y connaissent depuis une trentaine d'années et du nombre grandissant de chercheurs dans ce domaine. Nous avons eu néanmoins la chance de pouvoir associer à notre projet des historiens provenant de toutes les aires géographiques : Europe, Amériques, Moyen-Orient et, dans une plus faible proportion, Afrique et Asie.

Deux grandes préoccupations nous ont guidés tout au long de notre travail de coordination : nous voulions que le contenu de l'ouvrage puisse rejoindre un auditoire international le plus large possible et que son style soit plus ou moins uniforme d'un chapitre à l'autre, ce qui n'a pas été toujours facile, compte tenu du nombre de collaborateurs. Pour produire un ouvrage « lisible », sans diminuer pour autant nos exigences de rigueur scientifique, nous avons refusé droit de cité à certains termes trop spécialisés du métalangage de la traductologie ou des disciplines connexes. Nous avons aussi cru bon d'ajouter, au moyen d'interpolations ou de notes, des précisions sur certains personnages ou événements historiques, ou encore des renseignements concernant des réalités appartenant aux domaines religieux, culturels, politiques ou autres.

Le collectif *Les traducteurs dans l'histoire* peut donc être vu comme un « guide de lecture » en histoire de la traduction. Les références indiquées entre parenthèses dans le corps du texte sont regroupées dans la bibliographie à la fin du volume. L'index permettra également d'aller directement à la présentation d'un traducteur ou d'une traductrice.

Les illustrations insérées dans le texte constituent une autre façon de donner une visibilité aux traducteurs. L'iconographie de la traduction fait partie intégrante de toute étude sérieuse en histoire de la traduction. Les légendes des illustrations forment l'Annexe I.

Espérons que, par la diversité de son contenu, cet ouvrage saura aviver la curiosité des lecteurs pour l'histoire de la traduction.

Jean Delisle
Judith Woodsworth
1995

Les traducteurs, inventeurs d'alphabets

L'ÊTRE HUMAIN NAÎT ET MEURT DEPUIS QUATRE MILLIONS D'ANNÉES environ, mais il écrit depuis moins de six mille ans. Apparue humblement en Mésopotamie pour satisfaire les besoins de la comptabilité agricole et commerciale, le cunéiforme des Sumériens ne reste pas longtemps l'unique forme d'écriture. D'autres systèmes se répandent en Égypte et en Chine. Partout l'écriture, ce « cadeau divin », est l'apanage d'une élite, d'une puissante caste aristocratique. La mythologie égyptienne attribuait son invention au dieu Thot, conseiller et scribe des dieux, en plus d'être lui-même le dieu de la connaissance, des langues et de la magie. Le mot « hiéroglyphes » signifie d'ailleurs « gravures sacrées ». Avec l'écrit naît l'histoire. Et la traduction. Des archéologues ont mis au jour des vocabulaires sumériens-éblaïtes sur des tablettes d'argile datant de 4 500 ans¹. Ces répertoires bilingues témoignent d'une activité de traduction fort lointaine. L'écrit devient rapidement le véhicule privilégié des contrats commerciaux, des enseignements religieux, du droit et de la littérature. Dans les civilisations de la Haute Antiquité, les scribes sont les maîtres de l'écriture, de l'enseignement et de la traduction. Ils détiennent le monopole des charges administratives et des sciences tant sacrées que profanes. Qu'ils aient participé à l'invention de l'écriture ne fait aucun doute. Leur nom, cependant, s'est perdu dans la nuit des temps.

Mille ans avant notre ère, l'invention de l'alphabet par les Phéniciens, sans doute à Byblos (aujourd'hui Djebail, au nord de Beyrouth), marque une véritable révolution. Grâce à l'abstraction alphabétique (la notation des sons), il suffit, pour pouvoir écrire, de connaître une trentaine de lettres au lieu d'avoir à mémoriser des centaines, voire des milliers, de signes ou de dessins compliqués (pictogrammes, hiéroglyphes, idéogrammes). Les Phéniciens étant des marchands et des navigateurs, leur alphabet s'est

1. Voir « Ebla », <http://fr.wikipedia.org/wiki/Ebla> (page consultée le 28 janvier 2014).

répandu chez les peuples du pourtour de la Méditerranée. Les alphabets araméen, hébreu, grec, copte et arabe dérivent tous du phénicien. Les Grecs ont eu les premiers l'idée de noter les voyelles afin de reproduire graphiquement et avec fidélité tous les sons de leur langue. Pour ce faire, ils ont utilisé des signes représentant des consonnes dans l'alphabet araméen : *A, E, O, Y*. Le *I* est une de leurs innovations, tout comme les tablettes de cire. À son tour, l'écriture grecque a donné naissance à l'alphabet latin au VII^e siècle avant notre ère, probablement par l'intermédiaire de l'étrusque. L'alphabet est considéré comme la clé de l'histoire de l'humanité et son apparition, comme le début de la démocratisation du savoir (Diringer, 1952 ; Jean, 1987 : 52).



Fig. 1. Interprète égyptien dédoublé

De nos jours, les linguistes dénombrent plus de sept mille langues parlées sur la surface du globe, même si quelques centaines à peine ont une tradition littéraire (Lewis, 2009)². Certains systèmes d'écriture traditionnels reculent au profit de l'alphabet latin, celui-ci jouissant de la faveur des linguistes, qui marquent les particularités des langues indigènes au moyen de signes diacritiques. Dans la longue épopée de l'invention des formes d'écriture, il n'est pas toujours facile de déterminer avec précision le rôle

2. L'édition en ligne de *Ethnologue: Languages of the World* (Lewis 2009), considérée comme la source la plus complète au sujet des langues parlées sur la planète, en recense 7 105 (http://www.ethnologue.com/ethno_docs/introduction.asp, consulté le 8 novembre 2013).

joué par les traducteurs. Néanmoins, certains noms nous sont connus. Dans la suite de ce chapitre, nous voudrions rappeler l'apport de quelques traducteurs qui ont contribué à donner une mémoire à certains peuples. Nous ferons défiler sur la scène Wulfila, inventeur de l'alphabet gotique³ (iv^e siècle, Bulgarie), Mesrop Machtots, inventeur des alphabets arménien, albanien et géorgien (v^e siècle, Arménie), Cyrille, inventeur de l'alphabet glagolitique (ix^e siècle, Moravie), et le pasteur James Evans, inventeur du système d'écriture syllabique cri (xix^e siècle, Canada).

Wulfila, évangéliste des Goths

Wulfila⁴ (« petit loup ») naît vers 311, probablement en Roumanie. Ses ancêtres maternels descendent de prisonniers romains et chrétiens, ramenés de Cappadoce⁵ par les Goths dans la seconde moitié du iii^e siècle. Les Goths forment la branche orientale des peuples germaniques établis dès le ii^e siècle dans le bassin de la Vistule et sur la côte septentrionale de la mer Noire. Ils ne cesseront de guerroyer contre l'Empire romain, jusqu'au jour où les Wisigoths, conduits par leur chef Alaric I^{er}, s'emparent de Rome et la saccagent (410).

Ces circonstances historiques expliquent pourquoi Wulfila, bien que vivant en milieu païen, reçoit une éducation chrétienne. À trente ans, il est lecteur durant les offices religieux. Cette fonction comportait l'étude de la Bible, ce qui l'a directement préparé à ses futurs travaux de traduction. Vers 340, il est sacré évêque par Eusèbe, adepte de l'arianisme⁶ et l'un des personnages les plus influents de l'époque.

Wulfila se voit confier la communauté chrétienne, vivant au sein du peuple wisigoth et composée principalement de descendants de prisonniers chrétiens appartenant aux classes défavorisées. Il y exerce ses fonctions pendant sept ans et s'emploie à propager la doctrine arienne. À la suite d'une persécution dirigée contre les chrétiens (348), Wulfila, suivi de ses fidèles, traverse le Danube et se réfugie au sud, en territoire romain. Cet exode lui

3. L'adjectif « gothique », appliqué à la langue des Goths dès 1545, est remplacé de nos jours dans cette acception par la graphie « gotique » (1901). L'ancienne graphie n'a plus que des acceptions historiques (coutumes gothiques), artistiques (art gothique) ou paléographiques (écriture gothique, utilisée en Allemagne de 1585 à 1941).

4. On écrit aussi Ulfilas, Ulphilas ou Ulfila.

5. Ancien pays d'Asie mineure, aujourd'hui en Turquie.

6. Formulée par Arius (Alexandrie, v. 280-v. 336), cette doctrine nie la consubstantialité du Fils avec le Père. Le Fils de Dieu serait « comme » le Père, mais pas de la « même essence » que lui. Cette hérésie, qui nie la divinité du Christ, fut condamnée par les conciles de Nicée (325) et de Constantinople (381).

valut le surnom de « nouveau Moïse » (Thompson, 1966 : 97). Il s'établit près de Nicopolis, dans la ville actuelle de Trnovo, en Bulgarie. Il y demeure trente-trois ans.

La traduction des Écritures se révélant l'instrument indispensable à son œuvre d'évangélisation, l'invention d'un alphabet ne tarde pas à apparaître comme une nécessité. Le gotique n'est alors qu'une langue parlée. Pour en transcrire les sons, Wulfila emprunte des caractères au grec, au latin et à l'écriture runique⁷. Il faut se garder de confondre les vingt-sept caractères de l'alphabet de Wulfila avec l'écriture gothique allemande, simple transformation graphique de l'alphabet latin (Van Hoof, 1990 : 42).

Assisté d'une équipe de collaborateurs, Wulfila entreprend la traduction de la Bible. Cette tâche colossale l'occupe pendant les quarante ans que dure son épiscopat. Connaissant la nature belliqueuse des Goths, il omet de traduire le Livre des Rois, dont les nombreuses descriptions de batailles risquaient d'exacerber les passions guerrières. Ses compatriotes étaient, à ses yeux, par trop enclins à faire la guerre et à s'adonner aux expéditions de pillage et de saccage.

Pour exécuter sa traduction, il se base sur le texte grec, dont il suit scrupuleusement l'ordre des mots et la syntaxe. Il est souvent obligé de créer des néologismes. « Par cette traduction [...], Wulfila se pose en fondateur d'une littérature gotique grâce à laquelle on peut suivre l'évolution de la langue germanique durant quinze siècles. De la langue conçue par lui, des termes sont passés dans tous les idiomes germaniques, tel le verbe *fastan*, « tenir bon » en gotique, auquel Wulfila donne le sens religieux de « jeûner » et que l'on retrouve avec cette signification en néerlandais (*vasten*), en anglais (*to fast*), en allemand (*fasten*), etc. » (*ibid.* : 39)

En 380, l'empereur romain Théodose I^{er}, qui proclame le christianisme religion d'État, légifère contre l'arianisme, doctrine condamnée comme hérésie au concile de Nicée (325), mais ayant toujours bénéficié de la tolérance impériale. L'empereur frappe d'anathème ses adeptes. Wulfila est alors mandé à Constantinople pour défendre ses convictions, mais la procédure conciliaire ne lui permet pas de se faire entendre. Atteint de maladie, il meurt en 382 ou 383. Il avait plus de soixante-dix ans.

7. Les runes sont les caractères de l'ancien alphabet des langues germaniques orientales (gotique) et septentrionales (nordique). Cet alphabet fut utilisé à partir du II^e ou du III^e siècle jusqu'au XVI^e siècle, principalement pour les talismans et les inscriptions gravées sur divers supports : pierre, bois, métal, os, etc. Le nombre de caractères varie de seize en Scandinavie à plus de trente chez les Anglo-Saxons en Grande-Bretagne.

Wulfila a beaucoup écrit, surtout sur l'arianisme. Toutefois, très peu de documents de l'époque sont parvenus jusqu'à nous. Parmi les rares témoins de la langue gotique, nous possédons des fragments de sa traduction de la Bible, le fameux *Codex Argenteus*, datant du VI^e siècle, sur parchemin rouge avec lettres argentées et dorées. Ce document précieux est conservé à la bibliothèque de l'Université d'Uppsala (Suède). La Bible de Wulfila représente le plus ancien monument de langue germanique ayant une certaine étendue. Cette œuvre aurait contribué à renforcer le zèle religieux des nouveaux convertis, à propager l'arianisme chez les Goths et à préserver leur identité ethnique (Wolfram, 1990: 98).

Mesrop Machtots, figure dominante de l'Arménie

De tradition, l'Église arménienne affirme ses origines apostoliques. L'évangélisation du pays aurait été amorcée par deux des douze apôtres du Christ, saint Barthélemy et saint Jude (ou Thaddée). Au début du IV^e siècle, sous l'impulsion de Grégoire l'Illuminateur⁸, le royaume adhère au christianisme. La conversion officielle de l'Arménie, marquée par le baptême d'environ quatre millions de chrétiens en quelques mois, a lieu peu après la promulgation de l'édit de Milan, par lequel les empereurs romains Constantin et Licinius tolèrent, sans l'officialiser, le culte chrétien dans l'Empire. Saint Grégoire ne tarde pas à faire construire, sur les fondations d'un sanctuaire païen, la cathédrale d'Etchmiadzine, la toute première de la chrétienté.

Vers la fin du IV^e siècle, l'Arménie perd son indépendance : la portion occidentale sera gouvernée par Byzance et la majeure partie du reste sera dominée par les Perses. L'enseignement des Écritures en Arménie est d'abord dispensé en grec et en syriaque. Lors des offices religieux, on a recours à l'interprétation. Puisqu'elles jouissent d'une forme écrite (contrairement à l'arménien), ces langues, ainsi qu'occasionnellement le pehlvi (une langue perse), sont aussi celles de l'administration, de la culture et de la religion, ce qui ne va pas sans présenter de graves inconvénients pour la population. Aussi, la nécessité de créer un alphabet arménien s'impose-t-elle de plus en plus.

C'est sous le règne de Vram-Chapouh que saint Mesrop Machtots (v. 361-440) apporte sa contribution capitale à la culture arménienne en inventant l'alphabet arménien, entre 392 et 406 (fig. 2). Originaire

8. Grégoire I^{er} l'Illuminateur, premier catholicos (v. 257-331), est le patron de l'Arménie. On lui attribue l'évangélisation du pays, ce qui en fit le premier État à adopter le christianisme comme religion officielle.

de Hatsekats, dans le Tarôn, Machtots occupe d'abord certaines fonctions administratives et militaires à la chancellerie royale des Arsacides. Versé dans les langues, il parle grec, perse et syriaque en plus de l'arménien. Ayant embrassé la vie monastique, il se prépare à une vie de missionnaire pour diffuser le christianisme, mais il lui est difficile de prêcher en arménien, faute d'une traduction des Écritures ; leur traduction en syriaque est d'autre part inaccessible à la plupart des fidèles. Machtots va donc chercher conseil auprès du patriarche de l'Église arménienne, Sahak Parthève (Isaac d'Arménie ou Isaac le Grand), descendant de saint Grégoire et patriarche de l'Église arménienne, qui lui accorde sa bénédiction et son soutien. Machtots entreprend donc de créer un alphabet pour son peuple.



Fig. 2. Mesrop Machtots

L'idée de donner une expression écrite à l'arménien était déjà dans l'air. Un évêque syriaque nommé Daniel possédait une documentation abondante sur divers alphabets. Dans l'un d'eux, les éléments araméens étaient prépondérants. Machtots et Sahak entreprennent d'enseigner cet alphabet à de jeunes enfants, mais au bout de deux ans, l'expérience se solde par un échec : ce mode d'écriture ne rend pas assez fidèlement les sons de la langue nationale. Mesrop Machtots poursuit ses recherches en Syrie, à Édesse, puis à Amida. C'est là, ou peut-être à Antioche, qu'il met au point le contenu phonétique de chaque lettre. Puis il se rend perfectionner le tracé des caractères à Samosate (actuel village de Samsat, en Turquie), auprès d'un expert en calligraphie grecque du nom de Rufanos (aussi connu sous les noms de Rufus ou Rufin).

De retour en Arménie, il dispose de tous les éléments pour composer un alphabet de trente-six lettres auxquelles on ajoutera deux lettres supplémentaires, vers la fin du XII^e siècle, pour que soit définitivement réalisé l'alphabet arménien classique (Grousset, 1973 : 173). Mesrop adopte la méthode grecque pour la formation des syllabes, la graphie des voyelles et le sens de l'écriture qui va de gauche à droite, contrairement au syriaque et aux autres langues sémitiques. Le détail de ces emprunts est encore discuté, mais « le fond du système arménien est proprement alphabétique et grec. C'est du grec complété, comme le système gotique ou le système slave. De

même que le système gotique est grec avec adjonction de caractères latins et runiques, le système arménien est grec avec adjonction de caractères non grecs (sémitiques) » (Peeters, 1929 : 219). L'alphabet de Machtots est un instrument d'une belle précision phonétique : vingt-deux signes répondent à des lettres grecques, quatorze autres servent à noter les sons propres à l'arménien.

Dès qu'ils disposent d'un alphabet, Mesrop Machtots, Sahak et leurs disciples entreprennent la traduction de la Bible en langue arménienne. Pour se procurer des originaux grecs complets, Parthève envoie Machtots et l'évêque Dinth à la cour de l'empereur Théodose II à Constantinople. Entre 431 et 435, Parthève et Machtots délèguent à Édesse deux de leurs disciples, Eznik et Hovsep, avec mission de traduire de nouveau en arménien les Écritures à partir du texte syriaque. Ces derniers passent ensuite en territoire byzantin, où ils apprennent le grec afin de traduire cette langue. D'autres traducteurs vont se joindre à Eznik pour compléter l'équipe : Lévon de Vanand et Korioun Skantchéli, dit l'Admirable. Leur tâche accomplie, ils quittent l'Empire byzantin et reprennent le chemin de la mère patrie. Ils rapportent dans leurs bagages des copies des Écritures, des textes patristiques et les canons des conciles de Nicée et d'Éphèse.

Sahak et Machtots avaient traduit l'essentiel des livres ecclésiastiques à partir d'exemplaires grecs incomplets ou défectueux. Les versions rapportées de Constantinople leur permettent de réviser ces premières ébauches. La traduction de la Bible donne une impulsion décisive à l'alphabétisation et à l'évangélisation de l'Arménie. Une fois cette œuvre achevée, l'élite nationale conçoit un projet scolaire d'une étonnante modernité. Il consiste à alphabétiser le peuple tout entier par la création d'un réseau d'écoles publiques. Ce faisant, on souhaite bâtir une identité politique et culturelle forte, grâce à laquelle il sera possible de résister aux visées assimilatrices des Byzantins et des Perses.

L'invention de l'alphabet marque le début de l'âge d'or des lettres arméniennes. À la traduction des livres sacrés s'ajoute celle des grandes œuvres qui composent alors la culture mondiale en histoire, en philosophie et en mathématiques ; leurs auteurs ont nom Aristote, Platon, Zénon, Eusèbe. Des œuvres originales voient aussi le jour dans tous les genres et dans plusieurs disciplines : histoire, géographie, mathématiques, astronomie, cosmographie, médecine. Grâce à Machtots et à Isaac, les Arméniens se dotent d'un riche capital intellectuel et apportent une contribution culturelle originale à la charnière de l'Occident et de l'Orient.

Après avoir inventé l'alphabet arménien, Mesrop Machtots aurait conçu un autre alphabet à l'usage des Albaniens (Grousset, 1973)⁹. Cet alphabet, longtemps perdu, a été retrouvé dans un manuscrit conservé à Etchmiadzine. On attribue aussi à Machtots l'invention de l'alphabet géorgien, mais sur ce point il n'y a pas consensus parmi les historiens. « Il est possible que l'exemple de Machtots ait aussi encouragé les Géorgiens et les Aghouans [Albaniens] à se créer un alphabet national, sans qu'il faille, comme le fait Korioun [son disciple et biographe], par naïve admiration pour son maître plutôt que par amour-propre national, attribuer au savant Arménien le mérite de ces inventions » (Dédéyan, 1982 : 157).

Peu après la mort de Mesrop Machtots, Korioun, l'un de ses élèves et lui aussi traducteur, rédige sa biographie, l'une des premières grandes œuvres originales en langue arménienne. Emporté par l'admiration qu'il voue à son maître, il se transforme en hagiographe lorsqu'il évoque l'arrivée triomphale de Machtots à la cathédrale d'Etchmiadzine tenant en main sa traduction du livre des Proverbes. Korioun compare le traducteur à Moïse descendant du Sinaï avec les Tables de la Loi.

La ferveur populaire qui entoure Mesrop Machtots et l'importance accordée à la chose culturelle alimentent, telle une source vive, l'imaginaire collectif arménien. Ses réalisations sont célébrées annuellement. C'est le sens de la fête de Tarkmanchats, ou « Jour des traducteurs », qui marque la rentrée scolaire et met à l'honneur traducteurs, écrivains et enseignants, en un mot ceux dont la mission est de former les nouvelles générations et d'assurer l'essor de la nation. Encore de nos jours, les représentations de Machtots, véritable symbole national, et son alphabet ornent la couverture de maintes publications scolaires.

Dans la cathédrale d'Etchmiadzine, une tapisserie des Gobelins, réalisée en 1981 par le peintre Grigor Khandjyan, illustre, sur le mode épique, la présentation de l'alphabet à la cour du roi Vram-Chapouh. Dans la capitale de l'Arménie, Erevan, se dresse un imposant monument de Mesrop Machtots devant la bibliothèque nationale Madénataran qui porte son nom. Quelque dix mille manuscrits rares, inestimable trésor national, y sont précieusement conservés.

9. Il ne faut pas confondre les « Albaniens » avec les « Albanais » contemporains. On désignait autrefois du nom d'« Albaniens du Caucase » le peuple vivant sur la côte sud-ouest de la mer Caspienne. Ce territoire, qui recouvre l'actuel Azerbaïdjan, partage une frontière avec l'Arménie.

Cyrille et Méthode chez les Slaves

La puissante et redoutable ville de Constantinople, capitale de l'Empire byzantin (Byzance) se voyait comme l'héritière de Rome et la dépositaire de sa gloire, de la foi chrétienne et de la civilisation. Aussi les peuples qui aspiraient à quitter l'état de « barbares » se tournaient-ils vers elle.

Jusqu'au IX^e siècle, les Slaves étaient restés à l'écart des grands foyers de civilisation antique. En 862 se produit un événement inattendu, dont les conséquences historiques seront considérables. Un prince chrétien de Grande-Moravie, Rastislav, dépêche des émissaires à Byzance auprès de Michel III l'Ivrogne afin de demander à l'empereur de lui envoyer des missionnaires capables de prêcher la foi chrétienne dans la langue slave et d'instruire ses sujets¹⁰. Les clercs francs s'entêtent à ne s'exprimer qu'en latin, langue que le peuple ne comprend pas. Le prince manifeste le désir d'avoir des livres sacrés traduits dans la langue de son peuple, comme en ont les Grecs, les Latins et les Goths. Bien que cette démarche ait un caractère religieux, elle n'en cache pas moins des motifs d'ordre politique. Le prince morave souhaite compléter l'émancipation politique des Slaves à l'égard de l'Empire franc par une émancipation religieuse (Dvornik, 1970 : 156 ; Tachiaos, 2001). Concrètement, Rastislav veut s'affranchir de la tutelle du clergé germanique, plus désireux de domination et d'ingérence que d'éducation.



Fig. 3. Saint Cyrille et saint Méthode

10. Au IX^e siècle, l'Empire de Grande-Moravie s'étend de la Dalmatie à la Pologne. De nos jours, la Moravie est une région de l'est de la République tchèque.

Pour s'acquitter de cette mission revêtant un caractère tout autant culturel et diplomatique que religieux, nul ne parut mieux qualifié aux yeux de l'empereur Michel et du patriarche Phôtios¹¹ que les deux frères Cyrille (v. 827-869) et Méthode (v. 825-885) (fig. 3)¹². Originaires de Thessalonique en Macédoine, ils parlent grec et ont une excellente connaissance du dialecte slave parlé dans cette région. Méthode a déjà exercé le commandement d'une province slave de Macédoine et, avec son frère, a participé en 860 à une mission diplomatique chez les Khazars, peuple vivant dans la région de la basse Volga. Cyrille (dont le nom laïque était Constantin) est l'un des personnages les plus en vue de Constantinople. Très estimé à la cour, cet érudit est un esprit brillant qui a reçu une formation poussée auprès de maîtres réputés. Il fut l'élève, entre autres, de Phôtios, le plus grand humaniste de son temps (Obolensky, 1967 : 589). Philosophe rompu aux subtilités de la dialectique, Cyrille est doué d'un talent exceptionnel pour les langues et manifeste un intérêt marqué pour la philologie et l'archéologie. Lors de son ambassade chez les Khazars, il aurait appris très rapidement l'hébreu, l'arabe et le khazar, une langue turcique. Il y trouva le Psautier et les Évangiles traduits en gotique par Wulfila et, avec l'aide d'un indigène, parvint à déchiffrer cette langue.

Selon la biographie de Cyrille et de Méthode attribuée à leur compagnon et disciple Clément d'Okhrid, dont nous reparlerons, invité à se rendre en Moravie, Cyrille demande à l'empereur si le peuple morave a une écriture qui lui est propre, sinon, dit-il, ce serait « vouloir écrire sur l'eau et mériter le nom d'hérétique ». Il se fait répondre qu'il n'en tient qu'à lui d'en créer une et que le Tout-Puissant lui viendra en aide, car « Dieu donne à tous ceux qui demandent avec confiance et il ouvre à ceux qui frappent » (Dvornik, 1970 : 158-159).

Pourquoi Cyrille pose-t-il cette question ? Pourquoi son biographe (ou plutôt son hagiographe) tient-il tant à ce que l'invention de l'alphabet slave soit l'œuvre de Dieu ? À cette époque, tout peuple qui aspirait à accéder à l'état de « civilisé » devait avoir sa propre écriture. Les Goths et les Arméniens en sont des exemples classiques. Par ailleurs, les clercs latins estimaient que

11. Le rôle de Phôtios sera présenté au chapitre 8.

12. Les principales sources concernant la vie de Cyrille et de Méthode sont les diverses légendes slaves, latines et grecques. Elles sont toutes sujettes à caution et, à ce jour, aucune d'entre elles ne fait l'unanimité. La plupart des chercheurs s'entendent à reconnaître à deux légendes slaves (dites *Légendes pannoniennes*), *Vita Cyrilli* et *Vita Methodii*, un haut degré de crédibilité. Elles sont validées par certains passages d'une légende latine plus courte, *Translatio S. Clementis*, de même que par des déclarations des papes et par d'autres documents du Vatican (Jagic, 1936 : 215).

seuls l'hébreu, le grec et le latin pouvaient servir à prier Dieu. Cyrille ne veut donc pas passer pour hérétique s'il entreprend la traduction des livres saints en vieux-slave, la langue vernaculaire de l'époque¹³. Il cherche à se placer sous la protection de l'empereur et du patriarche, à faire cautionner par eux l'invention qu'il s'apprête à réaliser. Son biographe lui procure même une caution de nature divine : puisque Dieu lui-même a révélé les lettres slaves à Cyrille, celui-ci ne saurait être soupçonné d'hérésie. Ce n'est pas la première fois dans l'histoire de l'écriture et de la traduction que l'on donne une origine divine à un nouveau système d'écriture. Tant chez les Sumériens et les Égyptiens que chez les Chinois, l'écriture était perçue comme un don du ciel, un cadeau des dieux. Dans le cas de l'alphabet slave que l'empereur souhaite voir créer par Cyrille se greffent des motifs de nature politique : « La possession d'un système d'écriture parfaitement adapté à la langue slave était alors pour Byzance et l'Église byzantine la condition première de toute action de quelque envergure en vue de gagner le monde slave » (*ibid.* : 161). Telle est la situation politique et religieuse en 862, année où, pour pouvoir accomplir son œuvre de traducteur, de missionnaire et de diplomate, Cyrille se voit dans l'obligation de concevoir un nouveau système d'écriture.

Cyrille aurait inventé de toutes pièces l'alphabet dit « glagolitique », de *glagol*, « parole », en vieux-slave, mais son origine réelle reste obscure. On pense que ce système d'écriture fut conçu en fonction du dialecte slavon macédo-bulgare et que les lettres s'inspirent des minuscules cursives grecques du IX^e siècle, auxquelles ont été ajoutés quelques signes latins et hébreux (ou samaritains), ou encore des signes que Cyrille aurait forgés pour reproduire des sons non grecs. On ignore combien de lettres l'alphabet comptait à l'origine, mais on estime qu'il s'agit d'une quarantaine. On ignore également pourquoi ce système d'écriture se fonde sur un dialecte slave du sud alors qu'il devait être utilisé dans une région tout autre, la Slavonie du nord, et pour un dialecte complètement différent. Certains affirment cependant que les langues slaves parlées dans toute l'Europe centrale étaient encore assez peu différenciées les unes des autres pour que cette notation du vieux-slave pût être adoptée par l'ensemble des peuples de ce groupe linguistique (Jagic, 1936 : 225).

Disposant donc d'un système d'écriture, Cyrille est maintenant en mesure d'entreprendre avec Méthode et quelques disciples la traduction en vieux-slave des Écritures, des Psaumes et de plusieurs livres de liturgie. Les

13. Le slavon ou vieux-slave, dont les origines se trouvent dans les anciens dialectes slaves de la région de Thessalonique, fut la première langue littéraire slave. Elle est à la source des traditions religieuses slavonnes qui sont encore suivies dans les églises orthodoxes ou les Églises catholiques d'Orient qui utilisent le slavon comme langue liturgique.

tout premiers mots traduits dans la nouvelle écriture glagolitique sont : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. » Aucun texte ne pouvait être plus approprié que ce début de l'Évangile de saint Jean pour marquer l'apparition d'une nouvelle écriture et l'acte de naissance de la littérature en vieux-slave. Le dialecte des Slaves macédoniens acquit ainsi ses lettres de noblesse. Jugeant la valeur des traductions de Cyrille, Roger Bernard écrit : « On est étonné de la précision avec laquelle il a noté la langue ancienne des Slaves et de la qualité de ses traductions, faites selon une méthode très sûre, et nettement supérieures à toutes les autres traductions du Moyen Âge » (Bernard, 1990 : 1031).

En 863, munis d'un alphabet et de leurs traductions, Cyrille et Méthode peuvent enfin se mettre en route à destination de la lointaine Moravie. À leur arrivée, Rastislav les comble d'honneurs et prend connaissance de la lettre que lui envoie l'empereur byzantin : « Accepte, lui écrit-il, un don plus grand et plus précieux que n'importe quel or, quel argent, quelles pierres précieuses et quel trésor... » (Obolensky, 1967 : 590). Michel III parle évidemment de l'alphabet, instrument nécessaire à cette mission et qui allait poser les fondements de la civilisation médiévale slave. À mesure que progresse la traduction des livres liturgiques amorcée à Constantinople, Cyrille introduit de plus en plus le vieux-slave dans les offices religieux. Au bout d'un certain temps, toute la messe est dite en cette langue. Il ne fallait pas manquer d'audace pour oser chanter les louanges de Dieu dans une langue « barbare », mais, prudent, le missionnaire conserve le rite de la liturgie latine.

Malgré cette précaution, la nouvelle pratique liturgique qu'il instaure suscite de vives réactions de la part du clergé latin (et même une querelle avec l'archevêque de Salzbourg), attaché à la tradition et à son monopole en matière liturgique. À Venise en 867, les deux missionnaires-traducteurs, violemment pris à partie au sujet de la liturgie slavone, décident d'aller vider la querelle à Rome, probablement à la demande du pape Nicholas I^{er}. À leur arrivée, Adrien II, le nouveau pape, loin de les désavouer, approuve leur initiative et les accueille en véritables héros. Cet accueil chaleureux est en partie dû au fait que les deux frères apportent dans leurs bagages les reliques de saint Clément, mais leur influence sur les Slaves leur donne également du prestige à une époque où Rome et Constantinople luttent pour exercer l'autorité sur la région. Le pape reconnaît la liturgie slavonne et aurait même élevé Cyrille et Méthode au rang d'évêques.

Deux ans plus tard, le 14 février 869, Cyrille meurt à Rome. Son frère Méthode poursuit son travail de traduction ainsi que d'évangélisation des Slaves, mais sans retourner d'abord en Moravie où Rastislav a été fait prison-

nier. Méthode sera lui aussi capturé. Malgré le soutien du pape et le fait que Méthode sera plus tard libéré, l'usage de la liturgie slavonne restera limité. À sa mort, quelques années après celle de son frère, l'office funèbre sera célébré en latin, en grec et en vieux-slave. Peu après leur mort, les deux frères, connus comme les « apôtres des Slaves », ont été considérés comme des saints. Ils sont encore vénérés tant par l'Église catholique que par l'Église orthodoxe et leur rôle est commémoré de diverses manières dans de nombreux pays d'Europe de l'Est.

L'alphabet dit « cyrillique » n'est pas une invention de Cyrille, mais une adaptation du glagolitique. Après la mort de Méthode, les disciples des deux frères furent chassés de Grande-Moravie et se réfugièrent dans le premier Empire bulgare, où ils créèrent le cyrillique. C'est à Clément d'Okhrid (v. 840-916) qu'on attribue l'élaboration d'un alphabet de quarante-trois caractères, plus simple que le glagolitique original et qu'on qualifia de « cyrillique »¹⁴. Après avoir participé à la mission de Cyrille et de Méthode chez les Moraves, il devient le premier évêque slave de Bulgarie. Il y fonde trois monastères et une église, et traduit en vieux bulgare des livres liturgiques byzantins (Février, 1948 : 431).

Les Slaves catholiques sont restés fidèles au glagolitique plus longtemps que les orthodoxes qui, dès le XIII^e siècle, l'abandonnent au profit du cyrillique. Le glagolitique, par l'intermédiaire du cyrillique ancien qui en dérive directement, est à l'origine des alphabets russe, biélorusse, macédonien, ukrainien, bulgare et serbe. Il serait même encore en usage dans certaines paroisses catholiques de Dalmatie. L'invention de cet alphabet a joué un rôle décisif dans les destinées du monde slave et immortalisé le nom de Cyrille. Grâce à cet apôtre-traducteur et à son frère, le vieux-slave fut promu au rang de langue littéraire, et les peuples appartenant à ce groupe linguistique purent progressivement réaliser leur émancipation religieuse, donner suite à leurs aspirations culturelles et, ce faisant, assurer le lien entre l'Orient et l'Occident.

James Evans chez les Cris du Canada

Plus près de nous, un autre missionnaire-traducteur invente à son tour un système d'écriture afin d'appuyer son œuvre apostolique et éducatrice auprès des Premières Nations du Canada. Il s'agit d'un pasteur métho-

14. Le cyrillique est plus proche du grec par la forme des lettres. Cet alphabet a été simplifié en 1708, sous Pierre le Grand, et est devenu l'alphabet civil russe, par opposition au vieux-slave, dont l'emploi est exclusivement religieux. Modifié de nouveau par décret en 1917, il sera amputé de quelques lettres.